



Brunette était assise sur les racines d'un gros arbre. (Page 36.)

— Ah! ah! dit lord de Winter, après avoir fait de la comédie, après avoir fait de la tragédie, voilà que nous faisons de la mélancolie.

La prisonnière ne répondit pas.

— Oui, oui, continua lord de Winter, je comprends; vous voudriez bien être en liberté sur ce rivage; vous voudriez bien, sur un bon navire, fendre les flots de cette mer verte comme de l'émeraude; vous voudriez bien, soit sur terre, soit sur l'Océan, me dresser une de ces bonnes petites embuscades comme vous savez si bien les combiner. Patience! patience! Dans quatre jours, le rivage vous sera permis, la mer vous sera ouverte, plus ouverte que vous ne le voudrez; car, dans quatre jours, l'Angleterre sera débarrassée de vous.

ALEXANDRE DUMAS.

— La suite au prochain numéro. —

LES MAITRES SONNEURS

(Suite.)

On m'envoya quérir Joseph qui oubliait, non pour la première fois ni pour la dernière, l'heure de rentrer et de faire comme les autres.

Je le trouvai en un coin, songeant tout seul et regardant la terre, comme si ses yeux y eussent voulu prendre racine. Contre sa coutume, il se laissa arracher quelques paroles où je vis plus de mécontentement que de regret. Il ne s'étonnait point d'entrer en service, sachant bien qu'il était en âge et ne pouvait faire autrement; mais, sans marquer qu'il eût entendu les desseins de sa mère, il se plaignit de n'être aimé de personne, et de n'être estimé capable d'aucun bon travail.

Je ne le pus faire expliquer davantage, et, durant la veillée, où je fus retenu pour faire mes prières avec Brulette et lui, il parut bou-

ger, tandis que Brulette redoublait de soins et de caresses pour tout son monde.

Joseph fut loué au domaine de l'Aulnières, chez le père Michel, en office de bouaron.

La Mariton entra comme servante à l'auberge du *Bœuf couronné*, chez Benoit, de Saint-Charlier.

Brulette resta auprès de son grand-père, et moi chez mes parents qui, ayant un peu de bien, ne me trouveront pas de trop pour les aider à le cultiver.

Mon jour de première communion m'avait beaucoup secoué les esprits. J'y avais fait de gros efforts pour me ranger à la raison qui convenait à mon âge, et le temps du catéchisme avec Brulette m'avait changé aussi. Son idée se trouvait toujours mêlée, je ne sais comment, avec celle que je voulais donner au bon Dieu, et, tout en mûrissant à la sagesse dans ma conduite, je sentais ma tête s'en aller en des folletés d'amour, qui n'étaient point encore de l'âge de ma cousine, et qui, même pour le mien, devançaient un peu trop la bonne saison.

Dans ce temps-là, mon père m'emmena à la foire d'Orval, du côté de Saint-Amand, pour vendre une jument poulinière, et, pour la première fois de ma vie, je fus trois jours absent de la maison. Ma mère avait observé que je n'avais pas tant de sommeil et d'appétit qu'il m'en fallait pour soutenir mon croit, lequel était plus hâtif qu'il n'est d'habitude en nos pays, et mon père pensait qu'un peu d'amusement me serait bon. Mais je n'en pris pas tant, à voir du monde et des endroits nouveaux, comme j'en aurais eu six mois auparavant. J'avais comme une languison sotte qui me faisait regarder toutes les filles sans oser leur dire un mot; et puis, je songeais à Brulette, que je m'imaginai pouvoir épouser, par la seule raison que c'était la seule qui ne me fit point peur, et je ruminai le compte de ses années et des miennes, ce qui ne faisait pas marcher le temps plus vite que le bon Dieu ne l'avait réglé à son horloge.

Comme je revenais en croupe derrière mon père, sur une autre jument que nous avions achetée à la foire, nous fîmes rencontre, en un chemin creux, d'un homme entre les deux âges qui conduisait une petite charrette, très-chargée de mobilier, laquelle, n'étant trainée que d'un âne, restait embourbée et ne pouvait faire un pas de plus. L'homme était en train d'alléger le poids, en posant sur le chemin une partie de son chargement, ce que voyant mon père :

— Descends, me dit-il, et secourons le prochain dans l'embarras.

L'homme nous remercia de notre offre, et comme parlant à sa charrette :

— Allons, petite, éveille-toi, dit-il; j'aime autant que tu ne risques point de verser.

Alors, je vis se lever, de dessus un matelas, une jolie fille qui me parut avoir quinze ou seize ans, à première vue, et qui demanda, en se frottant les yeux, ce qu'il y avait de nouveau.

— Il y a que le chemin est mauvais, ma fille, dit le père en la prenant dans ses bras; viens, et ne te mets point les pieds dans l'eau, car vous saurez, dit-il à mon père, qu'elle est malade de fièvre pour avoir poussé trop vite en hauteur; voyez quelle grande vigne folle, pour une enfant d'onze ans et demi!

— Vrai Dieu, dit mon père, voilà un beau brin de fille, et jolie comme un jour, encor que la fièvre l'ait blémie. Mais ça passera, et avec un peu de nourriture, ça ne sera pas d'une mauvaise défaite.

Mon père, parlant ainsi, avait la tête encore remplie du langage des maquignons en foire. Mais, voyant que la jeune fille avait laissé ses sabots sur la charrette, et qu'il n'était point aisé de les y retrouver, il m'appela, disant :

— Tiens, toi! tu es bien assez fort pour tenir cette petite un moment.

Et, la mettant dans mes bras, il attela notre jument à la place de l'âne bourdi, et sortit la charrette de ce mauvais pas. Mais il y en avait un second, que mon père connaissait pour avoir